

FEUILLETON DE L'ABEILLE LE NID TOMBE DE LA BRANCHE

PAR HENRY DE FORGE

—Moi aussi, je m'efforcerais. Il y eut alors, entre eux, un silence. Jacques alluma une cigarette. Il eut, un instant, le geste de tendre à Lizzie l'écrin damasquiné qui les contenait. Mais il reprit vite ce geste krap familier. Le porte-cigarettes, d'ailleurs, était nouveau et cela l'agaçait un peu de trouver tout à coup, dans cette troupe de la vie ancienne un accessoire même insignifiant, qui ne fut pas dans la note exacte.

Il dit, d'un air nonchalant: et... vous allez bien? Lizzie s'était installée sur le petit canapé près du guéridon où le thé bouillait doucement dans le samovar. Elle parut surprise de la question.

—Mais je vais à merveille. Comme vous aussi je pense; vous êtes, ma foi, toujours le même. Un peu plus d'embonpoint peut-être.

—En effet pas assez de sport... Elle le dévisageait, cette fois, bien en face, amusée de son air gêné, manifestement, prenant plus d'aplomb que lui, plus d'assurance pour cette première entrée en scène. Même, elle dit, moqueuse: votre bonne mine vient plutôt de votre célibat qui vous permet de bien vivre, à votre gré.

Jacques, à son tour, la dévisageait; mais sa cigarette dont la fumée montait en spirales au-dessus de sa tête lui donnait une contenance. Aussi parlait-il d'un air détaché.

—Votre visage à vous, n'est pas tout à fait le même: les yeux me semblent plus profonds, plus bistrés, et ajouta-t-il, avec une pointe de moquerie, plus jolis encore.

Lizzie haussa les épaules. Je vous en prie. Nous n'allons pas nous faire la cour, je suppose, du moins tant que nous ne serons pas en scène, car tout à l'heure, vraisemblablement, il va falloir se résoudre à ce sacrifice.

—Ce sacrifice?

—Evidemment.

—Il ne faut pas que M. Sullivan se doute du naufrage de notre intimité.

—Naufrage complet.

—Merci d'insister.

—A qui la faute? fit Jacques.

Lizzie s'était levée, devenue nerveuse:

—Ne revenons pas là-dessus. C'est jugé par nous deux avant de l'être par qui de droit.

Cette fois ce fut Jacques qui des yeux redevenait le plus maître de ses impressions. Sa gêne de tout à l'heure avait disparu. En effet, dit-il, sèchement c'est jugé et tout est bien fini entre nous! Nous ne gardons plus, tout juste, que le vieillard bienfaisant.

—En ultime lieu.

—Vous l'avez dit. Ce serait dommage que ce lien-là se brisât comme tout le reste. Faisons l'effort de reprendre devant M. Sullivan notre vie ancienne, du moins dans ce qu'elle avait d'extérieur. Peut-être ne sera-t-il ici qu'en passant et le rôle sera-t-il très court.

—Je le souhaite! fit Lizzie.

—Nous reprendrons, d'ailleurs, notre liberté aux entr'actes. Mais peut-être aussi M. Sullivan insistera-t-il pour goûter à la douceur de notre nid, cependant fait d'illusions. Souhaitons qu'il y prenne goût et soyons des comédiens de talent.

La jeune femme, nerveusement jouait avec ses bagues: Vous avez raison de dire "des comédiens". Je sors de chez une actrice qui m'a donné une leçon.

—Vous avez fait cela?

—Pourquoi pas? Ariez-vous la fatuité de croire que j'aie assez présentes à la mémoire les heures anciennes passées ensemble et si faiblement terminées, pour que je sois capable, toute seule, de retrouver les intonations, les attitudes, les phrases justes.

Alors Jacques dit: Vous êtes cruelle!

—Mais non, mon cher. Vous savez bien que nos vies, maintenant, sont très loin l'une de l'autre.

Il s'était rapproché un peu du petit canapé: Etes-vous heureuse, au moins? demanda-t-il?

—Ceci ne vous regarde pas, pas plus que votre bonheur ne me regarde. La riposte avait sifflé, cinglante. Un moment Jacques en parut déconcerté. Visiblement Lizzie restait avec lui sur le qui-vive, n'admettant avec lui que ce qui lui put être considéré comme une atténuation à la situation actuelle.

Alors il prit un air dégagé: J'admire votre élégance, Lizzie. J'ai, d'ailleurs, vu votre femme de chambre avec de formidables tartans.

—En effet, j'aime suivre la mode.

—Vous avez toujours la même couturière?

—Qu'est-ce que ça peut bien vous faire? Admettez que j'en ai changé.

—Vous n'avez pas pensé à remettre ici, pour compléter l'illusion?

—Quoi donc? fit-elle, d'un ton presque agressif.

—Votre toilette, vous vous rappelez bien, en taffetas bleu.

—Avec des fleurs blanches.

—Justement, celle du dernier voyage que nous avons fait.

Lizzie eut un petit rire sec: Elle est dans le campfire.

—Vous tenez donc à la conserver?

—Pas du tout. C'est dans le campfire, au fond d'une malle qu'on met toutes les vieilleries qui ne servent plus.

—Le mot est dur.

Jacques venait de rouvrir son porte-cigarettes pour rallumer une Xanthia.

—Vous feriez mieux, fit-elle, avec un petit rire, de m'en offrir pour m'aider à passer le temps.

Il tendit l'étui, nonchalamment.

—Ça vous offusque que je tume? demanda-t-elle.

—Du tout! Du tout.

—C'est que je tiens absolument, voyez-vous, qu'il soit, une fois pour toutes, établi qu'entre les moments où nous devons jouer la comédie, comme il est convenu, nous gardons chacun notre liberté pleine et entière. Ainsi je vous prévins que je vais beaucoup au dancing. Et vous?

—Quelquefois. Apparemment ce n'est pas le même.

—C'est curieux que nous ne nous soyons jamais rencontrés.

—Pas plus qu'ailleurs et que nous nous retrouvons pour la première fois ici, dans cet appartement meublé qui est la caricature de notre ancien appartement, dans ce décor loué à la semaine, avec ce serviteur, compté en plus. Jusque aux roses qui sont fournies par la maison.

Lizzie regarda Jacques.

—Ah! c'est la maison qui les a fournis!

D'un geste machinal elle jeta à terre une de ces fleurs que justement, tout en parlant, depuis un instant, elle caressait et de temps en temps respirait.

Jacques remarqua ce geste. Il se rapprocha: Voyons Lizzie. Cessons ce ton agressif, l'un comme l'autre. Regardons-nous bien en face, avec franchise, comme nous regardons la vie telle qu'elle est. Pas bien fatéuse, n'est-ce pas! Nous avons raté notre bonheur ensemble, raté tous les deux par votre faute ou par la mienne, ne revenons pas là-dessus. Mais ce n'est pas une raison pour que nous prenions au tragique ce qui n'est, somme toute, qu'original. Mon Dieu nous ne mourrons pas d'avoir été obligés de nous retrouver, de nous parler.

—De nous embrasser, peut-être.

Cette fois la voix de la jeune femme s'était adoucie. Un pil moqueur seulement relevait le coin de sa bouche et la rendait plus jolie encore, en faisant sa beauté riieuse.

Jacques aussi, avait quitté son air grognon. Il semblait envisager maintenant avec désinvolture cette situation tout d'abord pénible et qui était surtout ridicule. Si nous répétions un peu! fit-il, comme au théâtre quand on fait une reprise d'une pièce dont les artistes ont pu oublier les rôles. Ce que vous disiez tout à l'heure.

—Eh bien!

—Le principal.

—Quel principal?

—Nous n'allons plus avoir nous embrasser et si devant M. Sullivan, nous hésitions, si nous sommes gauches, cela sera peut-être une catastrophe?

Alors elle s'approcha, sans sourcilier, comme indifférente, complètement indifférente. Elle tendit sa joue à Jacques. Si vous voulez!

Il l'embrassa, un peu gêné.

Elle fit ironique.

—Ce n'est plus ça!

Puis, moqueuse elle remarqua: Vous avez une dent d'or. C'est nouveau.

Le timbre de l'appartement retentit.

—Trois coups, justement. C'est le lever du rideau. Vous y êtes, Lizzie?

Lizzie avait pâli légèrement et son fin visage s'était crispé un peu. J'y suis! murmura-t-elle.

Alors, M. Honoré, gravement annonça: Ce sont les Galeries Lafayette.

en effet plus haute que l'autre, le crâne dégarni par une calvitie précoce. Le visage ridé comme une vieille pomme—il estimait n'avoir à rendre de comptes à personne et se préoccupait fort peu de ses héritiers, de vagues cousins, qui se désolaient de le savoir aussi prodigue. Malgré la discrétion de tous ses gestes de bienfaisance, certains de ceux-ci n'avaient pas été ignorés. On soupçonnait que c'était lui, qui, certain soir d'hiver extrêmement rigoureux, avait été dans le faubourg le plus lamentable de New-York se promener pour découvrir une "belle misère," ce qu'il pouvait y avoir de plus intense comme misère. Il n'avait pas eu de peine à trouver et il avait fixé son choix sur une pauvre mesure en ruines où grouillait tout une famille, lamentable à force de tares physiques, de malchance et d'accumulation de detresses de toutes sortes, de tristesses matérielles et morales.

Un homme de loi, avait fait venir, à grand-peine d'ailleurs, le chef de cette famille et lui avait fait part du désir qu'avait une personnalité anonyme, de "réparer" complètement tout ce qui pouvait être réparé, dans les injustices du sort. Une place était prête pour tous ceux de la famille qui pouvaient travailler: une école était ouverte à chaque enfant. Un logis nouveau parfaitement meublé, se trouvait préparé, un médecin expérimenté avait été chargé de donner tous les soins nécessaires et une donation d'un million était partagée équitablement entre chacun des membres de la famille, à la condition que l'on eût la bonne conduite qu'il fallait.

C'était une vraie résurrection, sur laquelle les journaux des Deux-Amériques avaient longuement philosophé. Quoique le secret eût été bien gardé, un reporter avisé s'était souvent d'avoir rencontré M. Sullivan dans le quartier pauvre et son nom fut prononcé. On le savait coutumier de ces "enchantelements" inattendus où la générosité s'appuyait sur le paradoxe.

Peu mondain, n'ayant comme luxe personnel qu'une bibliothèque admirable, composée par ses propres soins, à force de patientes recherches, de tous les livres qui traitent de la bonté, il vivait confortablement, mais comme à l'écart, évitant les relations et les amis que lui imposaient les hasards de l'existence. Il entendait choisir à son gré et lui-même ceux à qui il faisait l'honneur de son amitié. Elle se manifestait surtout, d'ailleurs, par correspondance. Sullivan était probablement gêné par son malentendu physique et il évitait de se montrer, à moins de circonstances exceptionnelles.

Un seul ami existait dans sa vie, choisi par lui. C'était un pauvre diable d'acrobate qui, sans réclamer d'aucune sorte, sans profit d'argent ni de vanité, louait à bas prix ses services dans les écoles de petits enfants, pour aller faire dans les dortoirs, au moment où les yeux commençaient à se clore, quelques bons tours de sa façon. Ce clown, d'une formule nouvelle, cherchait là, à donner à ces enfants pauvres ce qui leur manquait sans doute: de jolis rêves. Il avait ainsi une petite clientèle d'humbles écoles. M. Sullivan avait été touché par cette profession indéfinitive et il avait attiré à lui cet acrobate pour lui proposer de devenir son confident, une sorte de secrétaire. Les deux hommes s'étaient entendus parfaitement et le bon vieillard ainsi se trouvait moins seul. Le plus clair de son temps se passait à écrire ou à recevoir des lettres, ayant au loin, pas mal de correspondants choisis, parce qu'il lui plaisait de les choisir et auxquels il faisait le bien, à son idée.

C'était ainsi que, pendant la guerre, il avait résolu de s'intéresser en France, pays qu'il aimait et admirait, non pas seulement à des soldats isolés, quelque intéressants qu'ils fussent, mais à quelques jeunes ménages déshérités pendant la guerre et qui semblaient dignes d'estime. Un envoyé de Sullivan avait choisi son place, et c'était ainsi que par hasard, probablement, le ménage de Jacques et de Lizzie s'était trouvé désigné.

Des lettres avaient été échangées à la satisfaction de Sullivan. Ce jeune ménage, où le mari était actif, spirituel, où la femme était si fine et si jolie, lui avait plu. Il avait complété la connaissance en payant une maison de films pour tourner quelques vues représentant M. et Mme Vernier ensemble dans le cadre habituel de leur existence. L'Américain avait fait projeter à sa satisfaction ces images vivantes sur un écran, dans son cabinet de travail. Il le faisait d'ailleurs, pour tous ses amis lointains. Et une intime charmante s'était établie entre les Vernier et lui. Peut-être même étaient-ils ses frères et il le répétait souvent, dans ses lettres, son attendrissement devant toutes ces fleurs d'amour délicat, poussées au milieu de la désolation de la guerre.

A suivre

LA FRANCE HONORE JAMES W. GERARD

Paris.—M. Poincaré, président du conseil, a remis à James W. Gerard, ancien ambassadeur américain en Allemagne, la Croix de Grand Officier de la Légion d'honneur, en reconnaissance des services qu'il rendit aux prisonniers français pendant la guerre.

APRES LE BAL

M. Estiballe méditait son évadion depuis longtemps. Il avait régné pendant quelques mois en qualité d'empereur d'Occident et de généralissime de toutes les flottes sur les aliénés, ses camarades; après quoi, il était tombé dans une sombre méditation dont il devait sortir plus gai que jamais, avec une malice nouvelle dans les yeux. En réalité, M. Estiballe voulait quitter cet asile où il s'était plu et qui était, d'ailleurs, fort confortable; mais la vie recluse que l'on y menait répugnait à son activité; il avait de grands projets à exécuter: se souvenant de son ancien métier, qui était la soierie en gros, il désirait entreprendre la réfection de la chaussée parisienne en la couvrant de satin crème lété et de velours marron l'hiver.

Le plan commercial établi, il choisit son heure qui ne tarda pas à sonner. Un visiteur ayant laissé à sa portée un ample manteau et un chapeau mou, l'ancien empereur généralissime endossa l'un et se coiffa de l'autre. Puis il se méla adroitement à une famille qui sortait et lia conversation avec une brave dame: "Croyez-vous, madame, ces malheureux! Ça fait pitié!" La brave dame lui répondit. De la sorte, il franchit la grille et se trouva libre. Afin de dépister les recherches immédiates, il souleva une planche de la palissade qui cachait l'abandon d'un immeuble à moitié construit. Et il attendit là en lisant jusqu'à la chute du jour un livre qu'il avait découvert dans la poche du pardessus. Vers dix heures seulement, il quitta cet abri. La bonne farce le réjouissait; il se sentait dans l'âme une grande allégresse et il souriait aux passants. M. Estiballe débordait, si l'on peut dire, de force comique. Il s'amusa de tout, à la façon des grands penseurs qui, après avoir agité de graves problèmes, gambadent comme des écoliers en vacances. Il s'étonnait de la mélancolie des gens; leur inquiétude l'eût attristé s'il n'avait décidé de passer outre. Léger, le sol glissant sous ses pas comme s'il avait patiné sur le satin crème ou le velours marron qu'il revêtit, il se rendit chez un de ses cousins. Là, il pria la bonne d'annoncer M. le comte de Cagliostro. Le cousin comprit mal, donna l'ordre d'introduire M. le comte dans le salon, reconnut son infortuné parent et s'enfuit aussitôt, suivi de la bonne. M. Estiballe ouvrit la fenêtre et contempla un instant ce panorama merveilleux que l'on découvre de Montmartre. Sa gaieté naturelle, la fantaisie que lui inspirait la célèbre butte l'incitèrent à un jeu. Il se déshabilla, ne gardant que son caleçon, se ceignit les reins d'un pagne multicolore attaché au piano, décrocha d'une panoplie un bouclier de chef nègre et une pique, remit son pardessus et rejoignit ainsi la rue. Comme il allait courir en poussant de grands cris, le froid, qui était assez vif, le calma et il battit la semelle dans l'obscurité d'une rue déserte. Soudain, une voiture arriva à sa hauteur. C'était un fiacre rempli de jeunes gens et de jeunes femmes déguisées. Sur l'ordre d'un de ses clients, le cocher arrêta son cheval.

—Eh! Ah! cria un jeune homme au front ceint de lauriers, eh! ah! vieux, t'as pas chaud?

—Je n'ai pas chaud, confessa M. Estiballe.

—On l'emmena? proposa une esclave aux mains chargées de chaînes.

—Vous êtes déjà sept! Il n'y a pas de bon sens! grommela le cocher.

—Tu y vas, vieux? interrogea le triomphateur romain.

—J'y vais! répondit avec assurance M. Estiballe.

—Eh bien, monte! On ne te laissera pas en carafe.

Et M. Estiballe monta. Tout de suite, malgré ses cinquante années et sa face placide de bon petit retraité, il prit la tête du groupe. On le pria de chanter et il chanta en frappant de sa pique contre son bouclier de bronze. L'esclave lui affirmait qu'elle avait posé parfois chez lui et qu'elle le "remettait" parfaitement, bien qu'il ne portât point sa décoration. Le cerveau de M. Estiballe était plein de si belles choses qu'il écoutait peu ce qu'on lui disait. D'ailleurs il était résolu à ne dé tromper personne et trouvait naturel d'être tutoyé par cette troupe dont les propos lui rappelaient l'incohérence de ses anciens camarades. De telle sorte, ils passèrent en groupe devant un contrôle violemment illuminé et pénétrèrent dans le bal. Là, délivré de son par-dessus, M. Estiballe fit merveille. Il hurlait si fort, que les autres se mirent au diapason et il troubla l'harmonie des danses en exécutant, parmi les pâles tanguettes et les anémiques shimmys, un pas sauvage qui fut applaudi. Il faisait cavalier seul, d'abord par vanité et surtout parce qu'on s'éloignait de lui à cause des dangereux moulins qu'il exécutait avec sa pique. La jeune esclave aux mains chargées de chaînes le suivait d'un regard enivré: "Ce qu'il peut être rigolo ce frère-là! jugeait-elle et quand on pense qu'il vend trente billets le moindre de ses navets!" Evidemment le nouveau venu méritait de l'animation dans la fête, mais il paraissait un peu encombrant. "Il serait Rubens qu'il ne serait pas plus saoul!" répétait l'esclave, atteindri. Je ne le quitte pas. Je le remettrai chez lui. Je sais où c'est: avenue de

Villiers, pas loin du parc Monceau." Ce charmant modèle n'avait pas choisi sans raison son costume. C'était une personne dévouée et sérieuse et qui dédaignait les rapina. Elle fut, en son léger peplum, une volumineuse perruque blonde lui écrasant la tête et tombant en volutes énormes jusqu'à ses reins, des chaînes en carton à ses poignets, l'ombre indulgente du turbulent M. Estiballe. Elle crut lui plaire en lui proposant de vider une coupe de champagne avec des amis qui avaient apporté plusieurs bouteilles.

—Vous devez avoir soif, depuis le temps que vous criez! lui dit-elle.

—Jamais d'alcool.

—Tu cherres! sourit l'esclave.

—Jamais d'alcool! C'est un principe! répéta l'autre.

—Mettons, conclut l'esclave que c'est avec du sirop de gomme que tu t'es mis dans tous tes états.

—Mes Etats sont au régime sec! tonna M. Estiballe.

Ayant dit, il conçut l'idée d'amuser le monde en sautant par une fenêtre qui était bien à deux mètres du parquet. Il sauta, tomba et ne put se relever. Il manquait à ce bal l'invité ivre mort que l'on voit ramasser et conduire à domicile. La lacune se trouvait comblée. L'esclave rappela ses amis. La fête était à son déclin.

—Un type qui vend ses navets au moins cinquante mille balles! Je ne peux pas le rapporter à sa dame fichtu comme il est...

—A la maison! proposa le triomphateur romain. On trouvera encore des choses à boire. Et il y'a un jambon.

M. Estiballe, docile, se laissa conduire.

—Voulez-vous qu'on téléphone chez vous que vous vous êtes senti un peu souffrant? interrogea un rapin compassant.

Il reçut une réponse évasive: "Pas de téléphone dans mon palais..."

On le trouva délicieux, tout à fait boute-en-train, pas fier pour deux sous, mais fatigué. Dès que la petite troupe fut arrivée dans l'atelier, on le coucha sur un divan et il ne tarda pas à s'endormir. Le souper eut lieu sans lui. Quand il se réveilla, au son de l'accordéon que maniait un des convives, l'aurore baignait de clarté la verrière. L'esclave, délivrée de ses chaînes et de sa perruque, achevait la confection d'une tisane de fortune faite de zeste de citron et de violettes fétides.

—Buvez, mon gros, dit-elle, et maintenant que vous devez vous sentir mieux, vous allez nous dire comment vous vous appelez et où vous restez. Je crois bien vous reconnaître, mais votre nom m'échappe. Vous êtes dans le paysage, n'est-ce pas?

M. Estiballe réfléchissait. Il avisa devant lui une toile blanche sur un chevalet. Il se leva, alla au chevalet, pressa au hasard des vieilles sur une palette, saisit une brosse et commença de plaquer de larges touches, d'un air inspiré. Il obtint, au bout de dix minutes, un résultat effrayant. La toile, bien que de dimensions importantes, était couverte d'un bariolage informe.

—Ma supériorité! annonça-t-il aux spectateurs ahuris.

—Et les commentaires: "L'esclave, que rien n'étonnait plus, jugea: "Epanté!"

Une voix, dans l'assistance, confirma: "Epanté!... Il faut s'y habituer, voilà tout!... Quel rouge, hein! Ça vous saute dans les yeux..." Et nouveau! Un maître qui ferait du nouveau...

—Vous me le donnez, dites, monsieur? implora une dame. Signez et donnez-le-moi.

Mais, à ce moment, trois coups furent frappés. Et deux messieurs entrèrent. Ils eurent un entretien confidentiel avec le triomphateur romain; puis, s'approchant de M. Estiballe, ils le convainquirent gentiment de les accompagner dans une autre maison où il risait bien davantage. M. Estiballe, ramené à une douce humilité, s'essuya les doigts, passa son pardessus et les suivit. Quand il fut parti:

—C'était un louf! déclara le triomphateur romain. Il s'était évadé... Il paraît qu'on le cherche depuis hier... En voilà une histoire!

—Et le tableau? ricana quelqu'un. Le tableau que vous trouvez si épanté?... Le tableau d'un maître qui ferait du nouveau..." Ah! là! là!

Il désignait la toile, où des morceaux de vermillon nageaient dans une sauce vineuse... Il y eut un instant de silence et de consternation.

Mais, se faisant l'interprète du sentiment général, l'esclave releva le gant avec fierté:

—Parce qu'il est louf? Et après? Qu'est-ce que ça prouve? s'écria-t-elle.

Henri Duvernois.

LES ROSES DE LA VIE

Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. (Ronsard.)

Les roses de la vie froissent leurs beaux pétales Qui bruissent, fraîchement trempés dans un sang fier; Aux buissons vendémiois quelques roses royales Halètent doucement comme un troupeau lunaire...

La gloire à son flambeau les a seule allumées, Lustrées comme des soies bruisantes et viriles; Le vent les touche à peine et passe, inanimé. Les saisir en mes bras repoussés et fertiles...

Pour passer dans le cielises trésors enfants, Voici l'aube à nouveau qui tremble et s'ingénie. Une heure sans égale est écrite au destin: Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie!

Hélas! Amour me garde encore en solitude, Et j'accorde mon cœur à sa noble sagesse; Mais je vois dans la nuit vos blanches multitudes, Et, pour vous, je respire et pleure avec faiblesse.

Votre terrasse est belle, ô filles de la Loire! En la courbe de l'eau rit le signe étoilé, Et le lierre ancien, chaîne des fronts d'ivoire, Coule et glisse le long des murailles voilées.

Roses qui n'avez vu le temple de Marie, De Cassandre aux yeux verts et d'Helène ignorées! Roses laurées de pourpre et de grâce ennoblies, Claires comme le fleuve au fil des tours dorées!

Demain je descendrai vers vous avec mon âme, Mes pieds s'arrêteront au gai soleil nouveau, Mon sourire fuira, recueilli dans vos flammes. Je vous embrasserai dans un geste plus beau...

Ma robe de triomphe, ourlée de clairs bouquets, Volera vers le jour, semée de pollen d'or; Demain vous neigerez sur un brasier secret! Demain mes bras levés vous sembleront l'aurore! MERCEDES DE GOURNAY. (La Revue Hebdomadaire)

CHOSSES ET AUTRES

Un dépôt d'armes et de munitions a été découvert dans la cave d'un immeuble de Schmargendorf, faubourg de Berlin. Ce dépôt contenait 440 carabines, 153 caisses de douilles de grenades, ensuite 17 caisses de grenades, une caisse de bandes entières garnies pour mitrailleuses et 20,000 cartouches de fusils d'infanterie. Le tout a été saisi.

Un mot d'enfant. Paul F... 4 ans et demi, voudrait garder à la maison son père, que sa profession d'ingénieur appelle à l'usine.

—Mais, mon petit enfant, dit le père, il faut que j'aie travaillé. Si je ne travaillais pas, je ne pourrais pas te donner de pain.

—Ça m'est égal! répond l'enfant, je pousserais ma viande avec mon doigt.

Le Daily Mail remarquait que l'impôt global en Allemagne n'est que de 1.583 mark par tête, soit une livre sterling et 5 shillings en monnaie anglaise, tandis que le contribuable britannique doit payer par an en moyenne 23 livres sterling. Qu'en pense M. Lloyd George?

Le Slovenec, de Laibach, publie une nomenclature du haut personnel du ministère des Finances de l'Etat tchécoslovaque. Les dix-huit fonctionnaires des rangs les plus élevés se répartissent comme suit: trois Tchèques, trois Allemands catholiques, douze Allemands juifs. Bien entendu, on ne trouve pas un seul Slovaque dans cette catégorie élevée du fonctionnarisme de l'Etat tchécoslovaque.

A. SIMON STUDIO PHOTOGRAPHIES DE 1re CÔME TRAVAIL EXCELLENT PRIX MODERES 43 RUE CANAL Quarante ans d'expérience

EXTERMINATION DES CHRETIENS. Londres.—Il est probable qu'il y aura recours à une action internationale pour secourir les populations qui ne sont pas ottomanes, en Asie mineure. Le correspondant diplomatique du "Daily Telegraph" dit que les déportations et les récents massacres, derrière les lignes de l'armée nationaliste de Mustafa Kemal pacha, ont été sans précédents. La complète extermination des races chrétiennes est voulue.

NECROLOGIE

TOLEDANO.—M. Fernand J. Tolédano, époux de Corinne Gardache, est mort dimanche, 28 mai 1922, à l'âge de 58 ans et 11 mois.

KERNION.—M. George La Bédoyère Huchet de Kernion, Sr., époux d'Aimée Chardin, est mort vendredi, 26 mai 1922, à l'âge de 73 ans et 7 jours.

KERNION.—M. George La Bédoyère Huchet de Kernion, Jr., époux d'Adèle Labarthe, est mort à Dallas, Texas, vendredi, 26 mai 1922.

ON HONORE LES MORTS

La coutume de célébrer le 3 juin, jour de la naissance du président Jefferson Davis, et la commémoration annuelle en l'honneur des morts Confédérés, sera observée comme d'habitude cette année. Le matin à 11 heures, au cimetière de la rue Esplanade, aura lieu la cérémonie en mémoire du Père Turgis, aumônier du 30ème régiment de la Louisiane.

M. F. Laudumy va présider; le Père Vincent prononcera la bénédiction et M. Loys Charbonnet fera un discours. L'après-midi, les cérémonies auront lieu au Cimetière Greenwood à 5 heures.

Le public est cordialement invité.

UNE VACHE PROTESTE CONTRE LA PROHIBITION EN S'ENIVRANT

Pictou, N. S.—Une vache, fortement émechée par l'imbibition de produits fermentés, a été cause de la découverte d'un alambic ici aujourd'hui. La brave bête se promenait sans penser à mal dans le voisinage d'une ferme, lorsqu'un parfum spécial vint flatter son odorat. Pousée par la curiosité comme la mère Eve et ignorant le danger comme le père Noé, elle voulut goûter du fruit défendu. Mal lui en prit, car trouvant plaisir au péché, elle but plus qu'elle n'aurait dû et s'en alla en titubant. Jamais le champ ne lui avait paru si vaste, jamais la terre ne lui sembla moins mériter le titre de "terrain des vaches."

Un agent de la prohibition, qui passait par hasard, constata le délire, en rechercha la cause et peu s'en fallut que la pauvre vache n'ait passé la nuit au violon.

PAS DE MEMOIRE

Le père—Qu'est-ce que j'ai dit que je te ferais si je te surprisais à jouer encore une fois ici? Marcel—